ne procède d'aucun intérêt qui Nous soit particulier, puisque dans toutes nos actions Nous n'avons jamais eu d'autre vûë que le bien public & la félicité de ce Royaume, que Dieu a commis à notre Gouvernement, chacun peut en juger par les effets qu'il en voit & par le motif de la propre conscience, qui décide toujours sûrement, & ne trompe personne. Pour donner par Nous même l'exemple de l'obéissance qu'on doit aux Loix, Nous avons, depuis notre heureux avènement au Trône, convoqué dans leur tems les Diettes ordinaires. Nous n'avons rien négligé pour les conduire à une bonne fin. Les adversités, même les obstacles que Nous avons rencontrés, & qui ont empêché le succès de toutes les délibérations publiques, n'ont fait que donner plus de vigueur à nos soins à cet égard. Cependant Nous mettons déjà en oubli toutes les mortifications que Nous avons eues; mais Nous nous croyons obligés de découvrir & de publier ce que Nous venons de voir dans le cours de la dernière Diette, quoiqu'avec une surprise & une douleur inexprimables.

Il est inutile présentement d'en accuser le sort, & de rejeter la faute sur les circonstances du tems, ou sur des affaires. Jamais les unes & les autres n'ont été plus favorables, pour faire réussir une Diette si nécessaire au bien de la Patrie & à l'honneur de la Nation. Il faut convenir, sans rechercher les causes éloignées, qui ont pû avoir quelque influence sur les précédentes Diettes, que ce malheur qui laisse à présent la République dans un état digne de compassion, exposée à tous les dangers, dénuée de forces, destituée de conseil, mal réglée, en desordre au-dedans, mal assurée & sans crédit au-dehors, Nous le devons à la
seule